

Prologue

Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En théorie en tout cas, puisque j'exerce le plus beau métier du monde dans le plus bel endroit du monde. J'enseigne la littérature à l'université Paris-VIII, à Saint-Denis. Je ne pouvais pas rêver mieux. En réalité, tout conspire à détruire le métier et le lieu. J'y viens bien sûr, c'est essentiel, mais avant cela, quelques mots sur la partie candide de l'histoire.

J'enseigne la littérature à l'université Paris-VIII, à Saint-Denis. C'est déjà très beau en soi, c'est suffisant, j'aurais pu m'en satisfaire une vie entière. Ça coche toutes les cases pour quelqu'un comme moi. Université légendaire, coché, expérimentale, coché, politique (à gauche toute!), coché, dimension sociale, coché, autonomie pédagogique, coché, public varié, coché, implantation dans une banlieue défavorisée, coché.

Cocher toutes ces cases a une influence non négligeable sur l'exercice même du métier. Le miracle en l'occurrence, c'est que cette influence résonne avec l'idée que je me fais de la littérature, et donc avec l'objet de mon enseignement. Cette idée demeure floue et si je suis honnête, je dois avouer que je n'ai jamais vraiment

su ce que j'entendais exactement par ce mot, « littérature », sinon qu'il désigne un attachement indéfectible à quelque chose de grand, qui me dépasse et me fait vibrer. Lorsque je l'utilise, ce mot, c'est à la fois très matériel, je vois des objets, des supports, des processus de fabrication, des acteurs, je vois des pratiques, mais c'est dans le même temps magique, je vois des fantômes, je converse avec des morts, avec des êtres fabuleux, j'ai l'impression que c'est un rituel, une cérémonie, un contact avec une histoire immémoriale. En aucun cas, ce n'est scolaire. Ça ne l'est plus, et à l'université Paris-VIII, ça ne peut pas l'être, ça tombe bien. Il n'est pas question d'enseigner l'histoire littéraire officielle et nationale (cet instrument d'une domination) à nos étudiants, leur diversité est telle que ça n'aurait aucun sens. J'ai donc pu consacrer mon énergie au matériel et à l'immatériel, à la pratique et à la magie.

Depuis assez longtemps déjà, mais depuis 2007 en particulier, le processus s'accélérait à nouveau à partir de 2017, une partie chaque année plus importante de notre profession, comme la plupart des professions, s'est transformée en « bullshit job ». Nous sommes submergés de tâches qui n'ont a priori aucun sens : préparer des rapports et des évaluations que personne ne lira, des fiches de postes qui ne seront jamais ouverts au concours, aller à d'innombrables réunions qui ne servent à rien, refaire des maquettes d'enseignement qui marchent déjà très bien, aucun sens apparent donc, sinon que chacune de ces activités a pour objet profond de nous détruire, concrètement, en nous contrôlant pour nous soumettre

à un impératif gestionnaire de rentabilité, et intellectuellement, en nous frappant d'absurdité, alors que nous pensions produire du sens. Le refrain est parfaitement connu, et je suis persuadé que vous aussi, quel que soit votre travail, et si vous comptez parmi les humains encore privilégiés qui habitent plutôt dans le Nord de cette planète, vous reconnaîtrez une partie de votre quotidien.

Mais bon, j'ai le privilège d'exercer le plus beau métier du monde dans le plus bel endroit du monde en enseignant la littérature à l'université Paris-VIII, à Saint-Denis, je ne vais pas trop me plaindre ni surtout renoncer. Chacun d'entre nous a trouvé des subterfuges. Comme tout, absolument tout, conspire à nous détourner du cœur de notre métier, penser et enseigner, j'ai essayé de faire de nécessité vertu. Plus question de préparer des cours comme j'avais appris à le faire : prendre des livres en notes, faire des fiches, construire un programme d'enseignement, un syllabus, proposer des fiches synthétiques aux étudiants, faire un plan de cours. Tout ça c'est fini, *over*, je n'ai pas le temps. Depuis plus de dix ans, j'ai appris à faire l'inverse : concevoir un cours comme un pari, imaginé à partir d'un titre qui sonne bien, se souvenir de l'existence d'un livre que l'on n'a pas lu et le mettre au programme, décider deux heures avant le cours sur quoi il portera, changer de programme chaque semaine, ne jamais vérifier une source ou une information, improviser de la première à la dernière minute un cours de trois heures, ne rien écrire avant d'entrer en classe, laisser sa pensée dériver par associations libres,

faire confiance au hasard. Je ne sais pas si je conseillerais la méthode, mais pour moi ce fut une libération. J'ai eu enfin l'impression d'enseigner quelque chose de juste sur la littérature, car en me dégageant des contraintes habituelles d'un cours, je me suis dégagé des contraintes de l'histoire littéraire, des techniques et des procédés des études littéraires, de toute cette idéologie et de cette érudition un peu vaine qui s'interposent entre nous et les textes. De toute façon, sans cela, comme mes étudiants ne maîtrisaient ni l'une, l'idéologie, ni l'autre, la virtuosité, il aurait fallu que je n'enseigne que cela en m'éloignant toujours plus de ce que je comprenais du mot littérature. Et puis au moins deux fois par semaine, je pouvais entrer dans cette chambre d'intensité qu'était devenue la salle de classe, un lieu où je me mettais en danger, où je me sentais vivant parce que je trompais la mort.

Parfois ça marche, parfois non, mais au moins il se passe quelque chose. Et même si les deux formes paraissent a priori incompatibles, je nourrissais le fantasme de saisir cette intensité dans un livre. Pendant dix ans, cela a suffi à mon bonheur, un bonheur redoublé lorsque nous avons décidé d'ouvrir une formation en création littéraire, où nous allions recevoir des étudiants pour qui la littérature était aussi affaire de matérialités : écrire un livre, travailler une langue, produire des fictions, tisser des narrations ; et affaire de sorcellerie : quelque chose qui a à voir avec la croyance et le désir. Ils étaient très nombreux à vouloir nous rejoindre, beaucoup plus nombreux que nous ne pouvions en accepter. Mais quelle joie ! Quel bonheur

de les rencontrer et de former avec eux une assemblée! Quel pied de nez à l'injonction comptable et rationaliste! J'ai eu l'impression qu'un nouveau monde s'ouvrait, on pouvait recommencer, reprendre cette histoire littéraire sur de nouvelles fondations.

Mais les conditions se sont brusquement détériorées ces dernières années. D'abord, les premiers signes, les plus évidents: nous manquons de salles pour enseigner. Pas de problème, nous ferons là encore de nécessité vertu. Nous avons été accueillis par l'Espace Khiasma, un centre d'arts aux Lilas, où nous nous sentions comme chez nous, un lieu de narrations, peuplé de récits. J'ai jamais l'idée que ce soit une ancienne imprimerie. Ce lieu subissait les mêmes rigueurs que les nôtres, puisqu'il venait de perdre sa principale source publique de financement et s'était ouvert à l'occupation de ses alliés, dont nous faisons désormais partie. Tout cela était très peu protocolaire et peu officiel: un enseignement universitaire de création littéraire dans une ancienne imprimerie reconvertie en centre d'art à la précarité avancée. Mais ça allait encore. En 2018, la situation est devenue vraiment intenable. Le plus bel endroit du monde où j'ai le privilège d'exercer, l'université Paris-VIII, à Saint-Denis, a fermé ses portes quelques jours, doublement puni pour avoir accueilli les légitimes révoltes étudiantes ainsi qu'un groupe assez conséquent de personnes déplacées et réfugiées. Quelques jours auparavant, alors que je m'y rendais, je voyais grossir, comme à chaque fois, à l'embranchement du boulevard périphérique et de l'autoroute A1, au niveau de la Porte-de-la-Chapelle, les campe-

ments de crackers et de réfugiés. Et arrivés à l'université, c'est un lieu à l'abandon et abîmé que nous découvrons, et ce faisant nous découvrons aussi notre devenir zombi. Khiasma nous a encore accueillis en cette douloureuse période. C'était notre refuge. Mais Khiasma a depuis fermé ses portes, définitivement, faute de financements. Les fins de mondes s'accumulaient. Voilà la partie non candide de l'histoire.

Ce livre écrit les deux parties, la candide et la non candide. J'ai repris le projet d'écrire des histoires de la narration, comme je tente de le faire dans mes cours et mes ateliers, sans trop me soucier de l'histoire littéraire, choisissant celles qui résonnent avec notre situation et touchent le cœur de notre condition narrative, emporté par ce flux de souvenirs, de fantasmes, de désirs, par les connexions qui s'opèrent, convaincu de la nécessité de travailler encore et encore la matière littéraire pour tromper la mort et les fins du monde. Mais à partir d'un lieu sinon vide, du moins instable et précaire, lorsque la salle de classe est inaccessible et le refuge fermé. Ce lieu, dans la colère et la révolte du printemps dernier, et l'énergie qu'elles ont suscitée, j'ai fini par le voir comme un musée déserté mais vibrant, dont le récit qui suit propose une visite.